

N°3 - GRATUIT

Lisboète

MAGAZINE

TORRES VEDRAS, BAS LES MASQUES ■ CROSSE COUNTRY ■ LUTHIER DE CLASSE

Dossier

Lisbonne l'Africaine

Hors les murs

Cap à Caparica,
voir autrement la Costa

PHILIPPE
STARCK

**“ Ce n'est pas une ville,
c'est une œuvre d'art ”**



INTERVIEW

Philippe Starck

“Je ne suis pas resté au Portugal, je suis resté chez les Portugais”

On connaît son nom avant même de comprendre la signification du mot design. À soixante-dix ans, Philippe Starck a construit une carrière hors-norme et une œuvre prolifique. En tout, il dénombrerait plus de 10 000 créations au compteur. De François Mitterrand à Steve Jobs en passant par Pierre Cardin, le Français peut s'enorgueillir d'une clientèle impressionnante et certaines de ses créations sont devenues des objets cultes. Voilà huit ans qu'il a choisi le Portugal comme lieu de résidence principale. À quelques mètres du port et de la Marina de Cascais, où il vit en famille, ce militant d'un design pour tous dit avoir trouvé son paradis. Sous la verrière d'un grand patio, entre chaque arche, sont disposés des fusils et des mitraillettes en marbre qui rappellent sa célèbre collection de lampes Gun sortie chez Flos. Dans son bureau, d'épais dossiers remplissent entièrement une immense table. Plus loin, sur un guéridon, on remarque une pile de quotidiens du *Monde* d'au moins deux mois et quelques autres titres de la presse magazine française et internationale variés. De *Beaux-Arts* à *Road Trip Magazine*. M. Starck arrive d'ailleurs à moto, trempé par la pluie et le vent de cette fin de mois de mars. « Je fais de la moto depuis toujours, pour toujours, par n'importe quel temps n'importe où dans le monde. Je fais moins de moto depuis que je fais du vélo, mais je n'utilise quasiment jamais de voitures. Je passe directement de l'avion au deux-roues », explique-t-il après s'être changé. Rompu à l'exercice de l'entretien et doté d'un service de communication pointilleux, Philippe Starck arrive malgré tout à livrer des réponses spontanées et sincères. Surtout quand il parle du pays d'adoption où il compte terminer ses jours.

Propos recueillis par Charles Mathieu-Dessay
Photos : Charlotte Valade





Pourquoi êtes-vous venu au Portugal ?

Je suis venu parce que j'ai de très bons vieux amis qui me disent depuis au moins trente ans : « viens nous voir au Portugal, c'est le paradis. » J'avais déjà une maison à Venise, au Cap Ferret, à Formentera. Je ne voyais pas du tout l'intérêt d'aller ailleurs donc je refusais. Un jour, je suis quand même allé les voir. C'est incroyable de découvrir un pays à mon âge ! Surtout aussi près : c'est assez étonnant, c'est une aventure. J'ai été immédiatement frappé par l'ambiance bienveillante qui existe ici. C'était palpable, réellement discernable. Puis, par hasard, je me suis retrouvé sur le port de Cascais. Je suis un amoureux des grosses vagues. J'ai vu des grosses vagues, ce petit village, ce petit port. Il faut

savoir que toutes nos maisons sont situées maximum à six mètres d'un bateau. Je suis lacustre. J'ai eu un flash comme une quadrature du cercle, comme l'endroit que je cherchais et que je n'avais jamais trouvé. Puis on a eu la chance de trouver cette femme extraordinaire que l'on adore, la Comtesse de Montréal. C'est une femme merveilleuse d'élégance d'âme avec qui nous avons sympathisé suffisamment pour que nous puissions reprendre cette maison qui est devenue une île paradisiaque dans

J'ai des antennes vibratiles puissantes qui me permettent de comprendre à la seconde la vibration d'un lieu.



une île paradisiaque. En général je ne m'intéresse pas à grand-chose. Je m'intéresse peu à la géographie, aux villes et à l'architecture. Autrement dit, je ne peux pas dire si un pays est joli ou pas ou si une ville est jolie ou pas et ça ne m'intéresse pas. Pas contre, j'ai des antennes vibratiles puissantes qui me permettent de comprendre à la seconde la vibration d'un lieu. L'énergie qui y règne. J'ai été frappé de me retrouver dans un des derniers endroits au monde où les gens avaient encore un sens de l'humanité. Il faut savoir que je prône au-delà de tout la relation avec l'autre. Rien ne m'intéresse excepté l'élégance, avec un grand E de la relation avec l'autre. Je parle peu, je fréquente peu, je sors peu, mais ça ne m'empêche pas de ressentir. Quand je sors je suis submergé de bonheur de voir qu'il y a encore des gens emplis de bienveillance, de générosité, d'honnêteté, de profonde amitié. Avec le temps, j'ai pu vérifier que s'additionne à ces qualités la fidélité. Donc je ne suis pas resté au Portugal. Je suis resté chez les Portugais. Les Portugais sont une maladie que l'on attrape ou une drogue à laquelle on devient addict. Nous sommes hélas obligés de voyager en permanence. Nous faisons en moyenne un tour du monde par semaine et nous comptons les minutes en attendant de revenir ici. Après avoir connu les valeurs d'ici nous ne comprenons plus les valeurs des autres. Nous nous sommes vus, à sept heures d'un joli matin sur la cinquième avenue à New York, avec ma femme, être mal. Être mal suffisamment pour avoir la larme à l'œil en ne comprenant plus quelle était cette société par rapport à la société où l'on vit ici.

Et le pays dans tout ça ?

Après, comme une cerise sur le gâteau, je me suis mis à découvrir le pays et je me suis aperçu qu'en effet il est formidable. Surtout pour quelqu'un comme moi qui est un homme de la nature. J'ai trouvé les montagnes, les grandes vagues, les grandes forêts... Le tout extrêmement préservé. Avec même, dans certains endroits comme la montagne de Sintra, la confirmation d'une croyance générale que c'est une montagne magique.

Qu'est-ce qui explique cette bienveillance portugaise dont vous parlez ?

Je ne suis pas un spécialiste et je n'habite pas ici depuis assez longtemps pour l'expliquer. Mais je me suis quand même penché sur l'Histoire du Portugal. Elle a toujours été gérée avec une extrême intelligence. Avec une extrême subtilité, un extrême sens de la paix, du raisonnable, de l'équilibre, de la justesse. Cette ville de Cascais, par exemple, est extrêmement bien gérée. Elle est pleine d'idées. Cette municipalité a des gens formidables. On connaît les municipalités de presque toutes les villes du monde, de Tokyo à Miami en passant par New York. Ici, il y a un niveau d'intelligence dans la gestion qui est sidérante. C'est la seule ville que je connaisse où il y a un chargé de mission du futur. Il y a dans l'ADN du Portugal quelque chose de particulier. Est-ce parce que c'est un pays qui a une grande façade maritime ? Parce qu'il est petit ? Je ne sais pas.

C'est un pays de voyageurs...

C'est un pays du grand voyageur. J'ai une fascination sans bornes pour Henri le Navigateur, qui vivait à une époque où l'on croyait que la terre était plate et qu'un peu plus loin dans le sud il y avait la fin du monde : une grande fosse avec des flammes au fond et des hommes à tête de chien. Lui, il a eu des doutes. Il a commencé à écouter les pêcheurs, s'est aperçu qu'ils allaient plus loin que la fin du monde. Cet homme formidablement intelligent a eu cette vision que la terre était autre, qu'il fallait la connaître et pendant des années et des années il a collecté des informations pour faire les premières cartes. J'ai une pro-



À Cascais, il y a un niveau d'intelligence dans la gestion qui est sidérante. C'est la seule ville que je connaisse où il y a un chargé de mission du futur.

fonde admiration pour cette forme de pensée visionnaire, rigoureuse, scientifique qui aboutit finalement à un formidable profit pour la connaissance humaine et donc pour l'humain.

Parlez-vous portugais ?

J'ai été Américain presque toute ma vie : je parle un anglais ignoble. J'ai été Anglais : je parle un anglais incoutable. Je suis depuis quarante ans un citoyen vénitien et un designer italien : je ne parle pas un mot d'italien. Je suis depuis quarante ans dans l'île de Formentera : je ne parle pas un mot d'espagnol. Et je sais que je mourrai ici sans parler un seul mot de portugais parce que j'en suis incapable. C'est une grande honte parce que j'ai une grande dette envers ces gens qui nous ont accueillis avec la plus profonde amitié. Je ne suis même pas capable d'avoir la première des politesses qui est au moins de parler leur langage. Mais ma femme et ma fille le parlent aujourd'hui quasiment couramment.

Vous vous sentez réellement incapable ?

Incapable. Il faut savoir que je suis légèrement autiste. Il y a des choses que je sais faire formidablement, on vient de recevoir une lettre de félicitations de la NASA pour le travail que j'ai fait pour la future station spatiale internationale, mais je ne sais pas faire de multiplications et ne connais pas mon alphabet. Je suis un « inapprentissable » et un homme sectoriel. J'ai quelques tout petits secteurs où j'excelle, mais dans 90 % des autres secteurs je suis totalement inapte. Je suis inapte à la vie réelle. Je ne suis apte que dans ma propre bulle, créée par moi, où je peux créer.

Pourtant vous êtes fasciné par la science...

Mais la science je la reçois totalement intuitivement. Malgré mon manque de connaissance de la table de multiplication il y a certains scientifiques de haut niveau qui aiment bien me parler malgré tout. Et qui reconnaissent chez moi une compréhension de la science assez exceptionnelle.



Y a-t-il des matières qui vous inspirent au Portugal ?

Je m'intéresse peu à la matière en général. Comme tout touriste qui arrive, on est fasciné par l'usage abondant des azulejos. Il y a des endroits extraordinairement sublimes. Mais ce que j'aime par-dessus tout ce sont les vagues et les grosses pierres rondes de la forêt de Sintra. Je passe ma vie dans les carrières de pierre, de marbre, à connaître et

à comprendre toutes les pierres portugaises. J'aime beaucoup parler avec les maîtres de carrière. À part ça, je ne m'intéresse pas vraiment à la matière. Je ne m'intéresse vraiment qu'à la beauté du génie humain.

Que pensez-vous du fait que le Portugal soit si à la mode auprès des Français ?

Je pense que tout est dans le dosage. On peut mourir de tout si on en prend de trop. On ne mourra jamais de choses mortelles si on en prend peu. Les échanges et les métissages sont toujours source de richesse. Donc par principe, tout étranger qui arrive doit être accueilli comme une richesse et ça va évidemment dans tous les sens. C'est une base. Mais après quand il y a un excès et qu'il y a un danger d'endommagement d'un esprit local il faut faire attention. Si les Français qui viennent ici, comme je le pense, aiment le Portugal. Parce que personne n'est obligé de venir au Portugal. Si on vient ici pour les valeurs du Portugal, il faut être suffisamment intelligent pour savoir les respecter. Si nous les détruisons, on aura perdu ce qu'on a aimé.

Quel rapport avez-vous avec Lisbonne ?

Je m'y rends peu, mais Lisbonne a l'air formidable. Et est très différente d'autres villes que je connais. C'est une ville merveilleuse car totalement théâtrale avec ses collines et ses petites rues en pente. Ce n'est pas une ville : c'est une œuvre d'art. Mais ce n'est pas pour ça que j'y vais. D'abord parce que je travaille tout le temps, je n'ai pas le temps. Ensuite, quand j'ai deux minutes, je pars plutôt dans l'arrière-pays de l'Alentejo ou vers Ericeira, vers Péniche, vers mes marbriers, vers les forêts que vers la ville. Mais ce n'est pas parce que la ville ne me plaît pas. C'est plutôt que j'ai une attirance biologique pour autre chose.

La campagne portugaise vous plaît. C'est pour cette raison que vous faites construire à Grândola ?

Ce qui me plaît là-bas c'est que rien n'a encore été profané. Il y a les champs, les rivières, les paysans, la rue centrale avec trois cafés, une épicerie, un bureau de poste et basta. J'adore être dans un milieu où la proportion de l'humain est assez faible pour ne pas avoir encore manipulé la nature. Tous les jours quand je suis à Grândola, j'explore les dunes, je fais du vélo dans les rizières. Je connais chaque caillou, chaque racine de la montagne de Grândola. Je pense pouvoir dire que j'ai découvert le paradis. Je l'avais découvert quand j'avais vingt ans à Goa. Il y avait une plage de hippies à côté du Rose Garden qui était bordée par une falaise où il ya avait des étagères. Sur chacune des étagères, on avait mis des sortes de tepees. Je suis arrivé là au coucher du soleil, on commençait à allumer les feux, les bougies, tout le monde était beau, tout était harmonieux, l'air était frais et pur. J'ai eu ce même choc de voir le paradis sur terre à Grândola. La proportion des vallonnements, la beauté des arbres, qui quelquefois ont quatre cents ans, l'espèce de fraîcheur que l'on trouve à 400 mètres de haut, les moutons qui passent... J'ai vu mon paradis. C'est pour cela que j'ai décidé d'ache-

***“ Je mourrai ici sans
parler un seul mot
de portugais. ”***





***“J’ai donné ma vie
à cette maladie mentale
qu’est la création.”***

ter des terres et de construire cette ferme où l'on va produire de l'huile d'olive, faire du vin et un énorme potager biologique. Une sorte de ferme modèle biologique qu'on construit dans l'esprit de l'Alentejo. C'est là qu'a commencé mon grand malheur. J'ai fait une erreur extraordinaire qui est bien de ma faute. Je suis arrivé dans ce pays sans parler la langue et on m'a conseillé un architecte français. Cet architecte a été au-delà du pire. Il a été sans talent, incompétent, inconséquent et des choses bien pires. J'ai été ruiné par un français : c'est assez drôle. Le chantier à trois ans de retard il faut tout détruire. Depuis je fais tout refaire par des Portugais avec qui je m'entends très bien. C'est une maison qui est une ruine financière, mais surtout que l'on doit détruire. Il s'est passé la même chose sur la maison de Malveira da Serra où je fais construire également. Quand je raconte cette histoire à des Portugais, je m'empresse toujours de dire que c'est un Français et pas un Portugais qui m'a fait cela, car ils sont toujours gênés pour moi. Bref, je ne vais pas épiloguer, mais c'est la seule ombre que j'ai aujourd'hui dans ma vie.

Avez-vous d'autres projets au Portugal ?

Nous avons beaucoup de propositions mais n'y répondons quasiment pas pour plusieurs raisons. La première est que je ne suis pas là pour manger le pain de mes amis. La seconde est que je vis dans un tel bonheur, avec une telle élégance avec les gens que je côtoie que je n'ai pas envie d'y mêler les affaires. Je n'ai pas envie de faire redescendre cette magnifique amitié au niveau du productivisme. Ce serait dommage. On refuse tout sauf quand ça rend vraiment service. C'est à dire quand la personne veut vraiment quelque chose de spécifique et qu'elle me dit « il n'y a que toi qui peux le faire. » On a un seul projet au Portugal, de design industriel, mais dont je ne peux pas encore parler.

La famille semble être un élément important dans votre vie. Vous n'hésitez pas à vous afficher avec les vôtres.

Ce serait inimaginable de cacher sa famille. Je n'ai pas un sens viscéral de la famille. La famille se mérite, comme un ami se mérite, comme tout se mérite. Il y a des membres de ma famille auxquels je n'ai pas porté un grand intérêt. Il y en a d'autres que j'admire. C'est ceux avec lesquels je vis en général.

De quoi êtes-vous le plus fier ?

D'avoir donné ma vie à cette maladie mentale qu'est la création. Je n'ai aucune vie personnelle. Je n'ai aucun hobby, aucunes vacances. Je passe ma vie tout seul, à travailler, quatorze heures par jour à mon bureau n'importe où dans le monde. Si possible ici. C'est une non-vie. Lorsqu'on crée,



on crée des projets, donc on vit dans l'avenir, jamais dans le présent. En plus, l'autre partie de ma maladie mentale est d'avoir zéro mémoire. Je suis une particule élémentaire libre, sans mémoire, sans passé, sans présent, seulement tournée vers l'avenir. Cette vie d'explorateur est plutôt courageuse parce que j'ai pris et je prends beaucoup de risques en permanence, sans parachute. J'ai toujours honte de ce que je fais, mais finalement j'ai un petit peu d'estime pour la façon dont je le fais. Avec la plus grande créativité, rigueur, honnêteté, obstination et toujours avec humour et j'espère avec poésie.

C'est en ne regardant jamais derrière que vous parvenez toujours, à votre âge, à fournir une grande quantité de travail ?

C'est aussi pour cela. Il m'arrive même de refaire trois ou quatre fois les mêmes projets, car j'ai oublié les avoir déjà faits. Récemment, j'ai demandé à mon service d'archives de rechercher un vieux projet dont j'avais besoin rapidement. Lorsqu'ils me l'ont envoyé, une semaine après c'était déjà trop tard. J'en avais besoin donc je l'avais dessiné. J'ai une telle capacité de création que cela ne me dérange pas. J'ai une machine « fonctionnante » à créer. C'est quelque chose qui pour moi est facile. ■